

Le chanteur sans frontières vaudois publie son vingtième album, *La Vague*. Un réquisitoire contre les maux de l'époque mais aussi un appel fraternel à ne pas baisser les bras. Entretien

MICHEL BÜHLER, LA VAGUE À L'ÂME

RODERIC MOUNIR

Chanson ▶ Son nouveau disque, le vingtième, a atterri sur notre bureau accompagné d'un petit mot signé de sa main: «Et voilà! Cordialement, Michel Bühler», tout simplement. Le chanteur l'a posté depuis Sainte-Croix, qui l'a vu grandir et où il est revenu s'établir avec sa compagne il y a quelques années. On en déduit que l'office de Poste correspondant au numéro 1450 existe encore, et c'est tant mieux. Ces bureaux-là, comme les chanteurs engagés, sont en voie de disparition.

En 2011, Bühler disait d'ailleurs dans un essai, *La Chanson est une clé à molette* (Ed. Campiche), tout le mal qu'il pense de l'uniformisation culturelle: «Être en rébellion aujourd'hui, chez nous, c'est chanter en français.» La septantaine entamée, il n'a pas changé d'avis. L'un de ses nouveaux titres, «Ça m'gonfle», pourfend sur un ton humoristique et un riff étonnamment rock l'américanisation des ondes et, plus généralement, la perte de sens au profit du divertissement. «Si le même phénomène se produisait en arabe, vous verriez la levée de bouclier!» lance-t-il au cours de notre conversation autour des thèmes de *La Vague*.

Tout ce qui fout le camp

Crise migratoire, guerre en Syrie et à Gaza, montée des extrémismes, misère des «nouveaux pauvres», semences OGM et brevetage du vivant: le ton est grave, les sujets traités à la manière d'un chroniqueur et d'un lanceur d'alerte, d'un soixante-huitard qui refuse de baisser les bras. Michel Bühler insufflé heureusement de la poésie lorsqu'il s'arrête sur un bonheur fugace («Soir d'août»), exhortant, optimiste toujours, à «semer l'avenir aujourd'hui».

«Je pense que la chanson est un moyen magnifique de communiquer», enchaîne-t-il, exemple à l'appui: «Un jour, je suis allé à Dorigny parler devant des étudiants. L'un d'eux m'a de-



Michel Bühler en semi-retraite reste un révolté. LAUREN PASCHE

mandé pourquoi je ne chante pas en anglais, car aujourd'hui tout le monde le comprend. J'ai enchaîné sur une chanson qui les a fait rire; j'ai ensuite demandé à cet étudiant s'il s'était déjà marré en écoutant une chanson en anglais.»

Dylan, Cohen ou Guthrie, qu'il apprécie, le touchent beaucoup moins que Vigneault, Ferrat ou Ferré. Il revendique cette tradition-là, comme il assume d'ouvrir *La Vague* par une complainte sur tout ce qui fout le camp: un champ de blé à la place de la zone com-

merciale, les gens qui cancanent dans les rues, l'odeur de la vieille épicerie, le Café des Amis. C'était mieux avant? «Quand j'ai commencé la chanson, à 24 ou 25 ans, je passais pour un jeune con. Aujourd'hui je veux bien être un vieux con!» Plus sérieusement, Bühler a cette formule: «Avancer en âge, c'est comme changer de pays.» La chanson en question s'appelle «Le Retour de Jean Junod», clin d'œil à une autre, de 1977, l'histoire d'un ouvrier (Jean Junod) contraint de quitter son village et d'aller bosser en ville après la fermeture de son usine. De retour, quarante ans plus tard, que reconnaît-il?

Internationaliste dans l'âme, Michel Bühler se sent chez lui à Sainte-Croix. Proche de la nature et des gens, il voit d'ailleurs ces derniers revenir après des décennies d'exode. «Il y avait des usines et 2000 ouvriers à Sainte-Croix, avant que la ville ne se vide de ses habitants dans les années 1980. Aujourd'hui, des entreprises viennent s'installer, de même que des citadins en quête d'un loyer abordable.»

La vague qui gronde

Et puisqu'il faut aller au turbin, Michel Bühler a renfilé son tablier. Après deux albums en solitaire, il voulu rassembler sa bande de copains: Gaspard Glaus l'ami de quarante ans aux arrangements, Laurent Poget à la guitare, Mimmo Pisino à la contrebasse et Stéphane Chapuis à l'accordéon. *La Vague* fleurit bon l'artisanat et varie les ambiances en glissant ici une percussion arabe, là des intonations jazz au piano. Pour qu'une chanson soit retenue, elle doit passer le test de son épouse: «Elle est d'une sévérité épouvantable, mais c'est une bonne juge, elle connaît très bien la chanson!»

Sur le fond, c'est peu dire que l'époque ne prête pas à rire. Bühler regarde vers la Syrie en guerre, vers la bande de Gaza où il s'est rendu à deux reprises, abordant la crise migratoire dans sa chanson-titre: «C'est une longue vague ample lente profonde / Qui vient battre nos côtes et meurt sur

les galets / Elle arrive de loin entendez-la qui gronde / Quelle force pourrait arrêter la marée?» Et tandis qu'Ibrahim, Rachid et Macodou, Djamilia ou Fatima sont ballottés par la houle, le chanteur déplore: «Et nous, voyant venir cette pure souffrance / Nous laissons aboyer les bâtisseurs de haine / Les bâtisseurs de murs aux vieilles idées rances / Qui sentent la charogne et les brumes anciennes.» Et de conclure: «Nous ne pourrions pas dire que nous n'avons pas vu.»

S'il croit au pouvoir de mots, Bühler déteste «les donneurs de leçon». Il pointe les injustices qui blessent l'humanité, joignant les actes à la parole puisqu'il parraine un réfugié kurde de Turquie, menacé de renvoi. «Je suis en train d'écrire à l'Office de la population pour confirmer que son courrier arrive bien chez moi.» L'application stricte des accords de Dublin par l'Etat de Vaud? Inhumaine et aberrante: «Si on regarde une carte de l'Europe, je ne vois pas comment un Turc ou un Malien pourrait poser le pied directement en Suisse, à moins de venir en tapis volant!»

Ces quinze nouvelles chansons, en prise avec leur époque, Michel Bühler compte les défendre, même s'il a pris une semi-retraite il y a trois ans. Il s'en explique: «D'abord, ça fait quarante-cinq ans que je pratique ce métier et j'en ai un peu marre de faire de la route et de rentrer à point d'heure chez moi. Ensuite, je n'ai pas envie de devenir un vieux chanteur pathétique. Je suis encore en pleine forme, heureusement, mais il faut savoir s'arrêter à temps.» Pédale douce côté scène donc, mais un beau projet pour 2017: avec l'association «Tomboutou 53 jours», fondée en hommage à feu Frank Musy, homme de radio et bouillonnant engagé, Michel Bühler ira livrer des véhicules à une ONG locale de Ouahigouya, au nord du Burkina Faso. I

Michel Bühler, *La Vague*, distr. Disques Office ou à commander à mbuhler@sunrise.ch

Soul souveraine

R&B ▶ Lorsqu'elle se retire prématurément de la scène en 1970, Betty Harris a tout pour devenir une valeur sûre du R&B, du funk et de la soul music, à l'instar d'Aretha Franklin, Etta James ou Tina Turner. Mais voilà, en dépit d'une collaboration fructueuse avec le compositeur, producteur et arrangeur Allen Toussaint ainsi que la crème des musiciens de La Nouvelle-Orléans (dont les légendaires Meters), rien n'y fait, sa carrière ne décolle pas. Betty Harris



qui frappe instantanément. La marque des grandes *soulwomen*. Grâce soit donc rendue au label Soul Jazz d'avoir compilé dix-sept titres enregistrés entre 1964 et 1969 par la «reine oubliée de la soul de La Nouvelle-Orléans». Crus, sans

floritures et dangerusement groove, ils témoignent de la remarquable tenue d'une carrière trop tôt avortée. En 2005, titillée par sa fille qui lui pointait l'abondance de sites web mentionnant son nom

et ses chansons, Betty Harris remontait sur scène pour la première fois depuis trente-cinq ans. Deux ans plus tard, elle chantait avec d'autres artistes de La Nouvelle-Orléans en faveur des sinistrés de l'ouragan Katrina. Aux dernières nouvelles, elle ne prévoyait pas de prendre sa retraite. **RMR**

Betty Harris, *The Lost Queen Of New Orleans Soul*, Soul Jazz

Rêve humide et électrique

Rock ▶ Album après album, Fabian Sigmund perfectionne son art, celui d'un rock'n'roll pétri dans le blues le plus sale et dégrossi à l'acide pop psychédélique. Dandy maladif au jappement enjôleur noyé dans l'écho, le rêveur solitaire qui nous avait étonnés par la maîtrise de son quatrième album, l'excentrique et turbulent *The Savage Dreamer*, revient avec *Sad and Horny*. Enregistré à Zurich, l'objet sonne à la perfection, rugueux mais pas trop, à nouveau mixé à Brooklyn par Tony Maimone (Pere Ubu, Frank Black, They Might Be Giants).

C'est la longue complainte d'une âme tourmentée, d'un joli cœur aussi habile qu'habité. «Find Me a Woman» démarre sur un obsédant riff chamanique monocorde, ponctué à la pédale wah wah et au clavier Rhodes, pour s'échouer dans l'ivresse de claviers ondoyants. A coup de mélodies nappées de



sonorités vaporeuses, Fai Baba s'y entend pour emmener l'auditeur dans son monde de fantaisie trouble. Oscillant entre facilités rétro et fulgurances transcendantes, il exige l'attention des ego capricieux. On excusera donc des ballades du type «Nobody But You», vite oubliées. Car la récompense est dans le groove ultra-sensuel de «Don't belong here» ou dans «The Master», blues claudiquant qu'un saxophone emmène à la dérive dans un superbe final délayé. «Geographical Tongue» distribue ses rebonds harmoniques déconcertants. «Straight Man» clôt l'album sur une valse en état de grâce après que «Can't Get Over You», haletant morceau de bravoure, a mis en valeur la contribution essentielle du batteur Domi Chansorn, ici fulgurante et féroce. Chapeau. **RMR**

Fai Baba, *Sad and Horny*, A Tree in a Field / Irascible

Coup de boule queer

Rap ▶ «Je veux être aimé / Ce désir pressant cessera-t-il un jour? / Il n'est même pas sexuel / Sera-t-il un jour satisfait? / Peut-être devrais-je commencer par m'aimer moi-même, me traiter avec respect / Au plus profond de mon âme, j'en suis convaincu: l'intimité me trouvera.» Cette confession candide surgit au cœur d'un album de combat, intrépide et frontal. Elle est à l'image de son auteur, Mykki Blanco, concentré de fluctuations et d'émotions qui déferlent en torrents contraires. Emblème du rap queer, boule de nerfs et de muscles couverte de tatouages s'affichant en robes ou leggings, barrettes plantées dans les cheveux, le rappeur afro-américain frappe de toute sa force avec cet album éponyme.

Mykki Blanco, alter ego transgressif du performer Michael David Quattlebaum Jr., s'est transfiguré en révélant sa séropositivité sur internet. En



s'avançant aussi loin que possible derrière les lignes de la confession, l'artiste prend un parti radical – attraction ou répulsion, rien moins. Politique, son choix l'est dès le brouillage des codes musicaux, empruntant au r'n'b pop son vocoder et ses refrains putassiers, accolés au rap le plus obtus, au dubstep lascif ou aux divagations electro-futuristes («J'arrive avec les Russes!!») menace Mykki sur «Shit Talking Creep»). Mais les violons de «High School Never Ends», single coproduit par Woodkid, mélodrame shakespeareien surligné par une vidéo coup-de-poing où la violence raciste et homophobe se déchaîne dans une ruelle allemande, suggèrent un propos beaucoup plus grave. En prise avec la montée des intolérances. **RMR**

Mykki Blanco, *Mykki Blanco*, K7 / Dogfood Music Group